

Entretien

Comment lire des pièces brèves ?

Il est plus facile de considérer *50 Histoires fraîches* comme un diaporama plutôt que de se frotter les yeux entre chaque image ! Il m'est impossible aujourd'hui, écrivain, de ne pas tenir compte de la réalité quotidienne du multimédia, de la retouche d'images à la réalisation de diaporamas et de petites vidéos. Et je me rends compte à quel point l'organisation de ces plans en recueil remet en cause la notion d'œuvre puisqu'elle participe d'une logique associative, le livre se fait et se défait en tournant sur lui-même, comme une boule de neige, il roule, il amasse mousse, chaque histoire se nourrit de la précédente et de la suivante, l'interprétation de l'une dépend de la lecture de l'autre. C'est très grisant de préparer un tel recueil, de faire résonner, étinceler les textes en jouant sans cesse sur le rapport avec les autres.

On dirait même que ces histoires fonctionnent comme des couleurs qui s'organiseraient dans l'oeil du lecteur...

Oui, je crois qu'il faut se garder de lire *50 Histoires fraîches* comme si les histoires se détruisaient, s'annulaient, se remplaçaient l'une l'autre, mais au contraire il faut les lire en les gardant successivement en mémoire pour que leurs saveurs s'additionnent au lieu de se télescoper. Chaque histoire s'associe à la tonalité des précédentes et prépare les suivantes, mais elles peuvent se lire dans ce qu'on appelle « le désor-

dre ». Il faut que la lecture crée un chaos physique, désorganise le livre pour mieux l'organiser.

Nous pensons par sauts et gambades !

Oui, la forme des *50 Histoires fraîches* ressemble à notre manière de penser et de vivre, par sauts et par gambades, en à-pics et à-coups, il faut les recevoir comme un processus en cours, comme un développement, même si elles existent aussi comme petites pièces autonomes. Je verrais bien le lecteur les (dé)jouer comme des pièces musicales. J'ai pensé aux genres musicaux comme la feuille d'album, la bagatelle, le caprice, l'impromptu, l'intermezzo, le prélude, ou encore les pièces « fugitives » de Clara Schumann, les esquisses d'Alkan ou de Bizet. C'est pour cela que ces pièces portent des numéros d'opus, de 1 à 50.

Qu'est-ce que la fraîcheur ?

La fraîcheur, c'est le moment de pivot, de bascule entre deux états de la vie. Chaque histoire cueille un personnage au point de vacillement de sa vie. J'aurais pu intituler le livre *Vacillations*. La fraîcheur, c'est l'aveuglement, la naïveté, au sens de la nativité, devant les choses. L'inquiétante étrangeté de l'ordinaire. Comment rendre sensible au charme étrange et mystérieux de cet ordinaire dans lequel nous baignons ? La fraîcheur est ce qui fait que ma vie n'est pas celle de mon voisin, même si nous semblons exécuter les mêmes actions. Mais on ne perçoit pas tout de suite ce qu'il y a d'important dans l'ordinaire, il faut se préparer à son importance parce que n'importe

quel moment insignifiant peut devenir après-coup un tournant important de notre vie. Du reste une vie n'est que zigzags, il y a bien peu de lignes droites. C'est un peu ce que disent les *50 Histoires fraîches*, elles sont des tronçons de route, de petites routes de montagnes, perverses et torses, bordées de ravins, mais pourvues de panoramas et de belvédères ! Tout est aventure humaine. On peut faire en soi de grandes explorations à l'occasion d'une promenade idiote, d'un repas qu'on prenait pour une corvée. Exploration n'est pas introspection. Nous sommes des aventuriers, constamment lancés parmi des hasards redoutables et des mystères terrifiants, exactement comme dans les jeux vidéo. Sauf qu'ils sont beaucoup plus répétitifs que la vie et que leur jouabilité est bien moins importante, pour cette raison, que la vraie vie ! En dehors des jeux vidéo rassurants, nous sommes en permanent affolement de l'identité. La vacillation, c'est ce moment où on s'aperçoit que l'identité n'est pas dans les souvenirs et dans notre capacité à les conserver bien en forme, mais elle est notre capacité à vivre un équilibre dynamique, à réagir à la vie dans l'instant, à donner au bon moment un petit coup de balancier. Des histoires qui voudraient enseigner le côté positif, créatif du déséquilibre, quand notre petite conscience rationnelle est prise en défaut, quand on se distingue soudain de la masse et qu'on devient, l'espace d'un instant, un être inventif et pensant. Ce qui m'intéresse c'est comment on réagit devant ce qui n'est vraiment pas fait pour nous. Ce qui m'intéresse c'est ce à quoi on n'est jamais prêt, l'inverse du « toujours prêt », qui est impossible, proprement inhu-

main. Les choses ne ressemblent jamais à l'idée qu'on se fait d'elles et on peut souffrir horriblement en attendant qu'un événement se présente sous les traits qu'on imaginait. On rate des centaines d'occasions chaque jour, par absence de goût pour la vacillation ! Et par manque de confiance dans le vertige.

Quels liens faites-vous entre 50 Histoires fraîches et les thématiques de vos diverses conférences ?

La « bibliothérapie », comment les livres ne soignent, comment les métaphores nous recousent. À ce sujet le court roman intitulé *Sur l'aile* est encore plus évocateur puisque l'enfant cruel, à qui les pigeons apportent des poèmes venus du ciel, peut se calmer enfin. Ça peut porter une réflexion, une méditation, de se faire croire qu'il y a des paroles qui tombent du ciel, qui viennent d'ailleurs, même si on les écrit soi-même. Dans *Sur l'aile*, Raphaël confie ses poèmes aux pigeons voyageurs. S'ils ne reviennent pas (les poèmes, donc les pigeons, et inversement), c'est qu'ils ne sont pas assez bons, pas assez forts pour résister aux intempéries, aux bourrasques à tous les sens du terme. Du pigeon porte-dépêche comme délai de réflexion sur sa propre écriture.